Carte de Cassini - XVIII[e] siècle

HISTOIRE D'UNE COMMUNE : MONTRELAIS

Dimitri BOURGET – Didier DANIEL

UNE TERRE DE LÉGENDES

Comme de nombreuses communes du pays d'Ancenis, Montrelais a gardé dans sa tradition orale des récits de légendes et d'êtres surnaturels bien localisés sur son territoire.

Ces lieux, ayant une spécificité géologique ou un caractère géographique original, ont été propices à l'apparition d'un monde mystérieux qui a accompagné au fil du temps les Montrelaisiens.

Le sillon houiller de la Basse-Loire passant au nord de la commune a engendré de nombreuses légendes. Un forgeron est dit à l'origine de l'exploitation houillère, ce dernier tirant clandestinement le combustible de sa cave pour l'alimentation de sa forge. Ce personnage est une des pièces maîtresses de la mythologie celtique à propos de l'industrie des métaux dans la région d'Ancenis.

Des personnages de *l'Autre Monde* sont apparus également sur le site minier, tels cette dame Jeanne, gardienne du ruisseau de la Sorrerie ou ce lutin espiègle et malfaisant appelé *Feu Brûlon*.

Le lieu-dit les Berthauderies, est de même significatif, témoignant de la présence d'une fée Berthe bien connue en pays nantais. Celle-ci, bienfaisante, apportait le réconfort dans les foyers touchés par le malheur. La communauté minière ne pouvait que s'en réjouir.

Naissant en ces terres carbonifères, le ruisseau de Bray (bray : vieux français signifiant boue) s'est frayé un chemin jusqu'à la Loire en creusant dans une masse rocheuse et résistante que l'on nomme le poudingue d'Ingrandes. Cette particularité géologique est en fait un conglomérat de galets souvent énormes, noyés dans un ciment argilo-sableux. Elle est à l'origine du coude assez brusque que décrit la Loire vers le sud-ouest à Ingrandes.

Les coteaux de Bray sont à certains endroits très encaissés, laissant le poudingue à nu sur une quinzaine de mètres de hauteur. C'est face au lieu-dit la Grassière que se situe la Roche ou grotte aux fées, une petite excavation aujourd'hui entièrement comblée de terre et au pied de laquelle coule le ruisseau.

En voici la légende : *La famille Robin-Dougé de la Grassière, avait une belle truie bien grasse qu'elle envoyait paître chaque matin. Un jour, les fées la convièrent à un repas de réjouissance et attachèrent alors au cou de l'animal une bourse remplie d'or ! Le lendemain, les propriétaires renvoyèrent la précieuse bête qui revint à la nuit, porteuse cette fois-ci d'un beau lingot d'or ! Il en fut ainsi une troisième fois. Hélas, plus jamais on ne revit la bête. Les fées généreuses et bonnes avaient payé d'avance le prix de leur festin.*

Il est à noter que les fées de Montrelais habitent un lieu similaire à celui des fées Mainberthes dans les communes du pays d'Ancenis (La Rouxière, Pouillé-les-Coteaux, Roche-Blanche, Mouzeil, Couffé et Teillé), c'est-à-dire une grotte ou un amas de pierres situés dans des lieux isolés.

Le marais de Bray, bien longtemps avant la construction de la ligne de chemin de fer Angers-Nantes, formait une véritable embouchure où la Loire venait déposer ses alluvions.

La légende veut qu'un monastère y aurait été englouti un jour de tempête. Aussi, lors de la construction du pont de la Macrière, pour laisser passer le ruisseau de Bray sous la voie ferrée, on avait beau enfoncer à la suite des pieux en bois pour les fondations, il n'y avait pas de fond.

Ainsi les noms évocateurs du *Pré aux Moines* et de *Terres aux Moines* au bord du marais contribuent-ils un peu plus à cette légende.

Cet imposant bloc de pierre situé près du lieu-dit du Mortier est juste au bord du marais de Bray. Un menhir ?

PREMIÈRES OCCUPATIONS HUMAINES

Hache polie trouvée près du Moulin du Bois (M. Perroteau)

Deux axes de circulation sont à l'origine des premières occupations humaines et du lieu d'implantation du bourg actuel de Montrelais.

Le premier est l'axe naturel majeur de la Loire et de son bras aujourd'hui asséché appelé *Boire Torse* (du latin tortus : tordu) qui passe au pied du poudingue et fut un bras navigable probablement très utilisé dès la Préhistoire.

Les premiers outils humains trouvés à Montrelais sont quatre haches polies du néolithique. Elles furent découvertes sur trois sites d'occupation fort anciens, une à la ferme du Moulin du Bois, une autre près du manoir de Beaubuisson et les deux dernières à la Peignerie.

Le second axe est la voie gallo-romaine venant d'Angers et se séparant en deux tronçons à Varades pour se diriger l'un sur Brest via Vannes, l'autre sur Nantes et dont le tracé bien connu longeait la Loire et la Boire Torse en empruntant sans doute un chemin plus ancien qui traversait le village gaulois d'Icoranda (Ingrandes-sur-Loire). Ce village matérialisait la frontière entre deux peuples gaulois (Namnètes et Andécaves).

ÉVANGÉLISATION ET ORIGINE DE LA PAROISSE

C'est au bord de la voie gallo-romaine qu'Hermeland (Armeland ou Herblon) et ses moines bénédictins auraient fondé un prieuré. Ils arrivèrent vers 670 dans le pays nantais et évangélisèrent la vallée de la Loire à partir de leur nouveau monastère d'Indre près de Nantes. La découverte au XIX^{e} siècle de plusieurs sarcophages en calcaire coquillier provenant sans doute des carrières de Doué-la-Fontaine exploitées du VI^{e} au IX^{e} siècle et acheminés par la Loire l'attesterait.

Tout comme le monastère d'Indre, le prieuré fut abandonné au IX^{e} siècle à l'arrivée des Vikings, alors installés dans leur camp à la pointe amont de l'Ile Batailleuse face à Montrelais.

Monasterium legum (du latin legare : léguer) est la première mention connue du nom de cette paroisse que l'on trouve sur un diplôme du roi Louis VI le Gros en 1123. Ce document rappellerait une donation faite en 1092 par l'évêque de Nantes Benoît de Cornouailles à Audebert, abbé de l'abbaye de Déols fondée en 917 (commune du faubourg de Châteauroux dans l'Indre).

En effet, l'abbaye et ses moines bénédictins avaient passé un accord en 1004 avec l'évêque et le comte de Nantes Judicaël pour garder les reliques des martyrs nantais saint Donatien et saint Rogatien. Or, cet accord fut contesté en 1063 par les chanoines nantais et le procès alors engagé prit fin en 1092, imposant à l'abbaye de Déols de renoncer à la garde des saintes reliques mais aussi à l'évêque de Nantes de donner officiellement en échange quatre églises de son diocèse, Indre, Mauves, Saint-Géréon et Montrelais.

Entre Varades et Montrelais, la voie romaine descend le coteau sur la roche naturelle. A gauche, la "saignée" laissée par les roues des chars

Ainsi, ces quatre dépendances nantaises de Déols disposées le long de la Loire à égale distance, étaient desservies par un navire libre de tonlieu (taxe percue sur le transit des marchandises).

Saint Gornichon

Ange, tête du contre-fort nord-est

Posé sur un des pilastres extérieurs du chœur sous la toiture de l'église Saint-Pierre de Montrelais, Saint Gornichon, un angelot, a été invoqué par des générations de jeunes mamans pour avoir des enfants frisés. A de rares occasions, il était descendu pour parcourir le village. Ce saint de la fécondité est connu dans de nombreux départements de l'Ouest et du Centre de la France, sous différents patronymes, Greluchon, Gueurluchon, Gueurnuchon ou Grenuchon. Il est ainsi présent à Saint-Julien-de-Vouvantes non loin de Montrelais. L'abbaye de Déols dans l'Indre avait, elle aussi, son Saint Guerlichou aux pouvoirs similaires et il est possible que les moines soient à son origine.

A Montrelais, il était dit que les garçons s'occupaient à *gueurnucher* les filles, c'est-à-dire à s'amuser avec elles.

LA SEIGNEURIE ET LES SEIGNEURS DE MONTRELAIS DU XII^{e} AU XV^{e} SIÈCLE

A partir du XI^{e} siècle, la seigneurie de Montrelais vit au rythme des tensions franco-bretonnes.

La frontière est déjà matérialisée à l'époque par une énorme roche appelée *Pierre d'Ingrandes* ou *Pierre de Bretagne* à côté de laquelle apparaît l'un des premiers ouvrages défensifs qui nous ait laissé son nom : *la Bastille*, au *Fresne-sur-Loire*.

Sur les terres de Montrelais seront construits le château de Beaubuisson dont les fondations datent des XII^{e} et XIII^{e} siècles et deux autres édifices, proches l'un de l'autre, découverts près du bourg de Montrelais. Le site est connu sous le nom de *Champ des Murailles*.

Comme les châteaux de Champtocé et d'Oudon établis au débouché de petits affluents de la Loire, il pourrait s'agir ici, sous toutes réserves, du château primitif de la seigneurie de Montrelais près des lieux-dits du Moulin du Bois et de l'Arzillais.

Bien qu'il y ait eu certaines confusions d'historiens au cours des siècles passés entre Montrelais et la ville finistérienne de Morlaix, portant autrefois également le nom de Montrelaix (en breton Montroulez), voici une liste des seigneurs de Montrelais non exhaustive et sur laquelle un travail de recherche important reste à faire.

– 1120, Guillaume I^{er} de Montrelais

– 1124, Olivier de Montrelais

Bernard de Montrelais épousa Laurence de Vair (Anetz) et fut enterré en 1140 dans l'abbaye de Saint-Nicolas d'Angers.

– 1196, Guillaume II de Montrelais

– 1212, Renaud de Montrelais, chevalier

– 1218, première apparition du blason de cette famille : *d'or à six cotices d'azur ou d'or à trois jumelles d'azur en bandes* (blason actuel)

– 1241, Mathieu de Montrelais, chevalier

– 1256, Renaud de Montrelais, chevalier

En 1294, Renaud de Montrelais, chevalier, et Philippe de Montrelais, chevalier, déclarèrent à la réunion de l'ost à Ploërmel qu'ils devaient chacun un chevalier au duc de Bretagne Jean II pour les fiefs qu'ils tenaient de lui. Philippe de Montrelais représente une branche cadette dont le blason est un chevronné d'or et d'azur à la fasce de même brochant sur le tout. Ainsi, la seigneurie de Montrelais est la seule avec le baron d'Ancenis à y représenter la noblesse bretonne de l'est du comté nantais. Renaud épousa Marie d'Ancenis, dernière des six enfants du second mariage du baron Geoffroy V.

– 1350, Marie de Montrelais, leur fille et dernier enfant apporta en mariage sa seigneurie à Jean de Châteaubriant, seigneur de Porteric.

– 1376, Marguerite de Châteaubriant (sœur de Jean) épousa Thébaud Anger, seigneur du Plessis-Anger.

– 1414, Jean I[er] Anger, chambellan du duc de Bretagne.

En mai 1416, le duc Jean V lui concéda le droit de tenir au bourg de Montrelais un marché tous les mardis et trois foires par an, le mardi de la Pentecôte, à la fête de la Saint-Gilles et le jour de la mi-carême.

– Jean II Anger, 1448-1475.

– François Anger, 1475-1487.

– Marie Anger, épouse Jean de Maure, décédée en 1497.

– François I[er], comte de Maure, 1497-1557, épouse Hélène de Rohan.

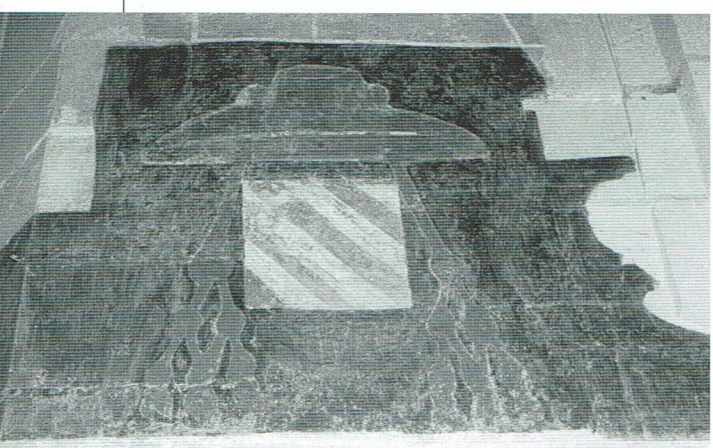
Le 13 août 1532, lors de la cérémonie du rattachement définitif de la Bretagne à la France, François de Maure était présent.

Hugues de Montrelais, le cardinal de Bretagne

Hugues est le troisième des six enfants de Renaud de Montrelais, chevalier, et de Marie d'Ancenis. Ses frères aînés Jean et Philibert meurent sans postérité, ses frères cadets Jean et Maurice vont comme lui embrasser une carrière dans le haut clergé breton. Jean, doyen du chapitre de Tours, sera évêque de Vannes de 1377 à 1382 puis évêque de Nantes jusqu'à sa mort le 12 septembre 1392, Maurice, lui, est archidiacre de Nantes.

Après avoir été chanoine, chantre, doyen du chapitre cathédral de Nantes et archidiacre de la Mée (comprenant les deux doyennés de Chateaubriant et de la Roche-Bernard), Hugues de Montrelais fut élu canoniquement évêque de Nantes en 1354 mais finalement nommé le 19 novembre 1354 à l'évêché de Tréguier. Il y poursuivra les travaux de construction de la cathédrale et recevra le duc de Bretagne, Charles de Blois, lors de sa visite au tombeau de saint Yves. Sur l'intercession de ce duc, Hugues est transféré le 21 août 1357 à Saint-Brieuc.

Dès lors, son rôle politique prend très vite de l'importance en tant que principal conseiller de Charles de Blois soutenu par le parti français et en conflit permanent avec de Jean de Montfort élevé à la cour du roi d'Angleterre, Edouard III, dans la guerre de succession du duché de Bretagne. Après la mort de Charles de Blois à la bataille d'Auray le 29 septembre 1364, sa veuve Jeanne de Penthièvre délégua l'évêque de Saint-Brieuc, Jean de Beaumanoir et Gui de Rochefort d'Assérac aux négociations du traité de Guérande le 12 avril 1365, en présence des ambassadeurs du roi de France Charles V et de Jean de Montfort reconnu ainsi comme le nouveau duc de Bretagne : Jean IV.



Fresque représentant le chapeau cardinalice et le blason de Montrelais peints sur la litre funéraire dans le chœur de l'église

Pour ses qualités diplomatiques ou par opportunisme, Hugues de Montrelais devient alors conseiller ducal puis chancelier de Bretagne, ce changement de camp étant interprété comme une trahison par les partisans de Jeanne de Penthièvre. Malgré cela, Hugues se rendit à Avignon en 1372 pour appuyer auprès du pape Grégoire XI la procédure de canonisation de Charles de Blois qu'il défendra jusqu'en 1376. Mis dans l'embarras par l'exil en avril 1373 du duc Jean IV de Montfort auprès de la cour d'Angleterre, Hugues se retira à Avignon où il fut ordonné cardinal par le pape Grégoire XI le 20 décembre 1375 avec le titre des *Quatre saints couronnés*. Il sera désormais communément appelé le Cardinal de Bretagne.

En septembre 1376, il suit le pape en Italie pour le conclave de 1378 à l'origine du grand schisme d'Occident avec la double élection à Rome des papes Urbain VI par les cardinaux italiens et Clément VII par les cardinaux français.

Hugues rentra à Avignon avec Clément VII et mourut le 29 février 1384.

UNE PAROISSE DES MARCHES DE BRETAGNE DU XVI^{e} AU XVII^{e} SIÈCLE

A l'époque de la Renaissance, le territoire dit de *Montrelais-lez-Ingrandes* reste une importante seigneurie à la frontière franco-bretonne.

La châtellenie s'étend sur plusieurs paroisses, celle de Montrelais en bordure de Loire, celle de La Chapelle-Saint-Sauveur plus au nord, évoquée comme une paroisse filiale, celle de Varades, pour les terres de la Silardière. Le quartier frontalier de la *Rue du Fresne* jouxtant la petite ville d'Ingrandes se montre le plus prospère, centre de décision et pôle commercial.

La seigneurie de Montrelais est élevée au rang de baronnie dès la fin du XV^{e} siècle. Elle appartient au moment de la Renaissance aux seigneurs du Plessis-Anger, branche des de Maure, famille influente du duché de Bretagne. Ceux-ci s'illustrent dans l'histoire de la paroisse en ordonnant la reconstruction de l'église Saint-Pierre et en permettant l'installation d'une somptueuse verrière en 1535. Le vitrail encore visible de nos jours fait ainsi apparaître les donateurs : François de Maure, Hélène de Rohan, sa femme, et leurs trois enfants Jeanne, Françoise et Claude. François de Maure, né en 1497, fils de Marie Anger, dame de Montrelais, est depuis 1513 l'époux d'Hélène de Rohan. (Voir détail du vitrail)

En 1570, la terre de Montrelais est finalement vendue par le seigneur de Crapado-Anger à la comtesse de Maure, dite du Plessis-Anger, petite-fille de François de Maure.

Lorsqu'ils sont de passage à Montrelais ces seigneurs résident à la *Bastille*. La bâtisse appelée localement *château de la Reine Anne* avait été dotée d'une enceinte entourée de douves. Un des bâtiments sert encore au XVI^{e} siècle de cour d'audience où est rendue la justice seigneuriale. Sans doute inconfortable, le château féodal est peu à peu délaissé à la fin de cette période, les seigneurs lui préférant le prieuré de Montrelais.

LE BOURG DE MONTRELAIS : UN CENTRE RELIGIEUX AU XVI^{e} SIÈCLE

Montrelais connaît au XVI^{e} siècle une intense activité religieuse. Le bourg de cette localité abrite deux églises, une chapelle et un prieuré.

Le prieuré était depuis le début du Moyen Age dépendant de l'abbaye de Déols (dite aussi de Bourg-Dieu). Il est desservi par deux moines bénédictins jusqu'au XVII^{e} siècle. La mission des moines est alors de pourvoir à l'entretien des églises, à la célébration des premières messes du dimanche et de celles des quatre fêtes solennelles de la paroisse. Le prieur est d'autre part déclaré curé primitif de l'église de Montrelais.

Quelle était la physionomie de ce prieuré au XVI^{e} siècle ?

Un aveu du 11 décembre 1509 donne un aperçu des lieux. On distingue dans le bourg de Montrelais deux églises, l'une nommée Saint-Pierre, relevant du diocèse de Nantes, l'autre Saint-Armeland, église prieurale d'origine. Elles sont séparées de quelques mètres par le cimetière. Un grand bâtiment auquel s'ajouteront un cloître, une cour et des jardins, sert de logis à la communauté religieuse.

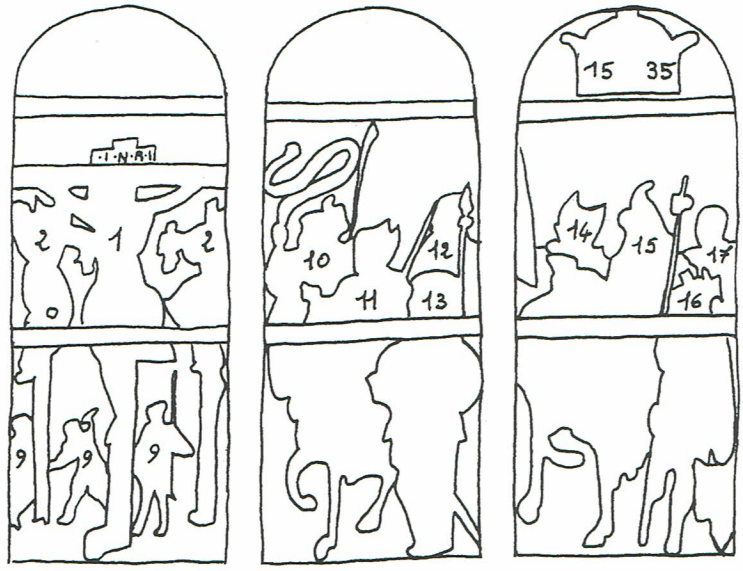
Dans les années 1520 les moines supervisent la reconstruction de l'église Saint-Pierre. Ils construisent eux-mêmes le chevet en 1521. Le chœur et le transept sont modifiés dès 1525. Outre ces moines bénédictins, la paroisse abrite un recteur et plusieurs vicaires, dont un est en charge de La Chapelle-Saint-Sauveur. Ce clergé séculier est au service des habitants et va s'appliquer en cette période à ouvrir des registres paroissiaux. La tenue de registres s'impose comme une nouvelle attribution depuis l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539. L'Ouest de la France est dans le domaine très en avance, le Synode de Nantes ayant, dès 1406, ordonné aux curés du diocèse de relever les actes de baptême.

A Montrelais, l'état civil se constitue dès 1524. Les registres paroissiaux, bien conservés, sont une source de premier ordre pour y lire la vie quotidienne. Ainsi peut-on découvrir une coutume donnant à tous les baptisés deux parrains ou deux marraines selon qu'ils sont garçon ou fille. C'est le cas d'Etienne Perraudeau, baptisé en 1534 et parrainé par deux notables : Pierre de la Bergerie et Etienne de la Vallinière.

Quant à ces derniers, ils ont le privilège d'être inhumés dans les lieux saints, églises ou chapelles de la paroisse.

Le vitrail de Montrelais 1535 et ses personnages célèbres

Les vitraux, comme les chemins de croix ou les scènes sculptées sur les parois des cathédrales, agissaient sur les fidèles, illettrés pour la plupart, comme une bande dessinée représentant des scènes de la vie religieuse avec des personnages de l'époque.



Détail du vitrail
Voir également la photo de couverture. Comparer les personnages avec les numéros correspondants

Des personnalités célèbres

Les recherches de l'abbé Bourdeaut [1] en 1929 avaient permis d'identifier certains personnages [2].

Replacé dans le contexte de l'époque, l'ensemble a une grande valeur théologique.

Le dessin de gauche représente la crucifixion et la case centrale les bons catholiques : le roi de France François Ier (10), Jean de Maure, oncle du donateur du vitrail et protonotaire apostolique (11), l'empereur Charles Quint, chef du Saint-Empire romain germanique (12).

Dans la case de droite se trouvent les ennemis de la religion catholique : un haut dignitaire juif coiffé de la tiare d'Aaron (14), le musulman Soliman le Magnifique, sultan ottoman (15).

Un nouveau personnage identifié, Henri VIII, roi d'Angleterre (16)

Henri VIII d'Angleterre (1491-1547) était catholique comme ses ancêtres de la branche Tudor. Voulant se séparer de son épouse Catherine d'Aragon, il demande au pape l'annulation de son mariage afin de pouvoir épouser Anne Boleyn. Le pape refuse et proclame en 1534 son excommunication. Henri VIII enlève alors au pape tout pouvoir religieux sur l'Angleterre et se fait élire lui-même chef spirituel de l'Église d'Angleterre. C'est le Schisme et la création de l'église anglicane.

Eléments attestant la présence d'Henri VIII sur le vitrail

Grâce aux recherches récentes effectuées par M. et Mme Giraudeau [3] de Montrelais, la présence du roi d'Angleterre sous les traits d'un légionnaire romain est étayée par de solides arguments :

sur sa coiffure figure un dragon, emblème d'Henri VIII,

sur sa jambe gauche, avancée, est accroché l'ordre de la jarretière, fondé un siècle plus tôt par Edouard III,

à ses pieds l'écu sur lequel figure une tête de lion ou de léopard, emblèmes britanniques.

Le soldat a une forte corpulence, comme Henri VIII.

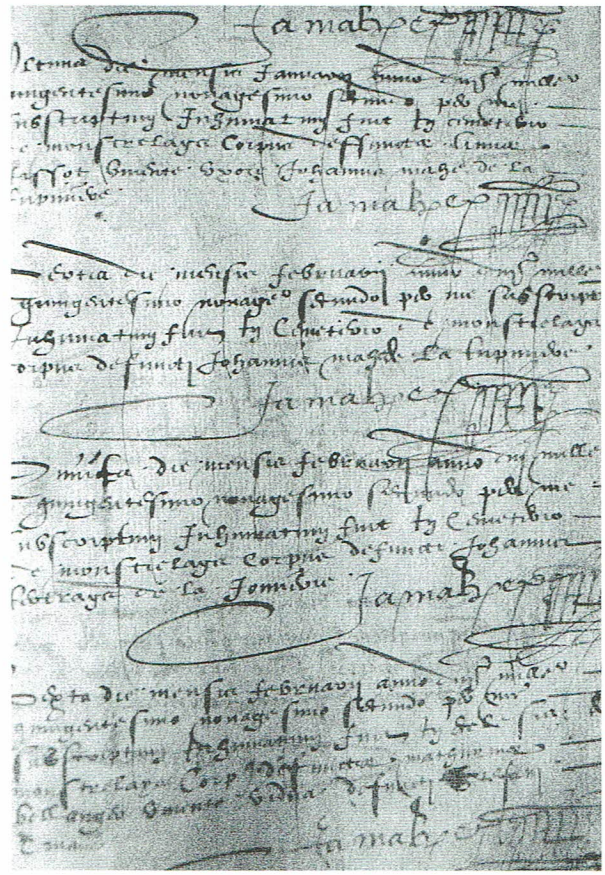
On remarque également que Soliman le Magnifique pointe la main vers ce personnage en ayant l'air de dire : *« Voici un nouvel allié contre les défenseurs de la papauté ».*

---

1. *Les vitraux de Saint-Pierre-de-Montrelais*, bulletin de la société archéologique de Loire-Inférieure, abbé Bourdeaut 1929.
2. *La maîtresse-vitre de Montrelais*. Histoire et Patrimoine au Pays d'Ancenis N° 11, 1996, D. Bourget.
3. *Un roi d'Angleterre dans le vitrail de Montrelais*. Bulletin communal de Montrelais janvier 2004, J. et G. Giraudeau.

La Chapelle-Saint-Blaise, dite aussi *Notre-Dame-des-Anges*, est un lieu d'inhumation très prisé. Elle se situe à la sortie du bourg et est elle-même entourée d'un cimetière. Le culte de saint Blaise ici très populaire fut sans doute diffusé par la communauté des moines de Déols. Saint Blaise était le patron des tisserands, très nombreux dans la vallée ligérienne.

La lecture des actes permet aussi de reconstituer les familles et d'établir les relations à l'intérieur de la communauté villageoise. Nous nous bornerons à faire apparaître ici quelques grandes familles influentes et les religieux de l'époque : Louis Rigault, seigneur de la Roche (1545), Jean Taillandier, seigneur de la Sorrerie (1575), Pierre de Limesle (1639), René Guibourg, sénéchal de Montrelais (1651), Mahé et Esnaud, curés au début du XVI[e] siècle, Guillaume Tual, curé de 1558 à 1582, Jean Esnault, curé de 1583 à 1638, Jacques Odion, curé de 1638 à 1652, Louis Chenu curé et prieur de Montrelais de 1673 à 1717. A un rang plus humble, la population de la paroisse se constitue d'hommes de la terre, de vignerons entre autres, d'artisans, de commerçants et bien sûr d'hommes de Loire. Ces derniers sont nombreux dans le quartier du Fresne qui borde la Loire mais également au bourg que baigne un bras de Loire.



Registre paroissial du XVI[e] siècle

LES PORTS DE MONTRELAIS À LA RENAISSANCE

La vie des hommes de Loire s'établit autour du voiturage par eau ou de la pêche. Ils sont les hommes du fleuve comme d'autres le sont de la terre, la Loire est leur domaine. Aussi n'est-il pas étonnant de les savoir attirés par des activités clandestines. La proximité de la frontière franco-bretonne et le rôle du fleuve, première artère commerciale du royaume, sont autant d'éléments propices à leur implication. Le quartier du Fresne et le port de Montrelais s'illustrent comme des lieux de contrebande dès la fin du XV[e] siècle. L'étude de René Cintré sur les Marches de Bretagne au Moyen Age en apporte confirmation. La présence à Ingrandes d'un péage servant à taxer les marchandises et en particulier le vin d'Anjou destiné à la province de Bretagne, incite les riverains à développer un trafic clandestin. La fraude douanière n'est en rien une particularité montrelaisiennne car elle était commune dans toutes les marches franco-bretonnes. Les passages clandestins sur la Loire sont effectifs à Champtocé, Ingrandes, Ancenis et Champtoceaux pour notre région et s'effectuent au moyen de gros radeaux nommés *échergeaux*, chargés de tonnes à vin qu'on laisse dériver sur la Loire. De l'autre côté de la frontière, au Fresne ou dans le port de Montrelais, la marchandise est récupérée puis écoulée. Les contrebandiers sont sévèrement punis mais il n'est pas toujours aisé de les surprendre. A défaut d'arrêter les fraudeurs, les commis du péage exercent de constantes représailles contre la population dite favorable au commerce illicite, des exactions commises en territoire breton. Les agressions menées contre les vignerons ou les pêcheurs par les hommes de main des receveurs développent un véritable climat de haine. Et parfois, les révoltes éclatent, comme celle de jeunes Bretons, en mars 1481, qui s'opposent à la récupération d'un *échergeau* au bourg de Montrelais. Ces violences communes aux localités frontalières vont perdurer jusqu'à la Révolution et même jusqu'en 1817, dernière révolte frumentaire à Montrelais.

La contrebande ne concerne pas seulement le vin puisqu'un autre produit, le sel, se voit aussi lourdement taxé. Le mouvement est cependant inverse, le sel breton étant recherché de l'autre côté de la frontière, territoire soumis à l'impôt de la gabelle.

ETAT DES LIEUX D'UNE SEIGNEURIE AU XVII[e] SIÈCLE

Montrelais est mieux connue au XVII[e] siècle grâce aux recherches de l'historien breton Guillotin de Corson, faites sur les seigneuries de la comtesse de Maure en Haute Bretagne. Ses travaux sont publiés en 1887 dans la Revue Historique de l'Ouest. Ils établissent un inventaire des possessions de cette famille à partir de procès-verbaux de visites. Soucieuse de rétablir ses droits sur ses terres, Louise de Maure, alors veuve de Gaspard de Rochechouard, duc de Mortmart, se rend en 1623 à Montrelais. Elle réside à Paris et n'a pas revu cette seigneurie depuis son enfance. Le 11 novembre 1623, pour la fête de la Saint-Martin, elle est dignement accueillie en l'église de Montrelais pour la grand-messe…

Le monastère ou prieuré a été construit sur une éminence rocheuse (poudingue) au bord de la Boire Torse

Cependant, du 9 au 11 novembre 1623, elle effectue de nombreux déplacements entre Nantes et Ingrandes en compagnie d'un conseiller à la Cour des Comptes et de deux notaires. A chaque étape, elle auditionne de nombreux témoins qui attestent de ses droits et prérogatives. Au travers des identités de notables et de représentants de la communauté villageoise, se dessine le fonctionnement social en cours.

Pierre Biré, écuyer, sieur de la Douanière, réside à Nantes. Il est propriétaire de la terre de Bégrolle et donc vassal de la dame de Montrelais. Louis Oger, contrôleur au grenier à sel d'Ingrandes, Philippe Gasteau, receveur des Traites, d'Ingrandes, Etienne Richard, notaire royal, du Fresne, Daniel Roullet, notaire de Champtocé, demeurant rue du Fresne, sont tous de dignes représentants de la petite ville frontalière.

Jean Esnaut, recteur de Montrelais, Pierre Porcher, sieur de la Gerbaudière, prêtre de Montrelais, Guillaume Odion, prêtre vicaire à La Chapelle-Saint-Sauveur, demeurant au village de la Barbarinière, Nicolas Mahé, prêtre à La Chapelle-Saint-Sauveur, demeurant au village de la Bricaudère, forment la communauté religieuse de l'époque.

Simon Massicot, marchand et tailleur d'habits du bourg de Montrelais, Julien Odion, laboureur et sacristain de la paroisse de Montrelais, donnent une représentation laïque au bourg.

LA RECONNAISSANCE DES DROITS SEIGNEURIAUX

La comtesse de Maure peut exercer son droit de patronage sur cette paroisse comme seigneur fondateur et bienfaiteur des trois églises de Montrelais. Le bénéfice du prieuré ne lui appartient pas mais le prieur est soumis à quelques devoirs, sous forme de rente, de redevances, de droit de mesures à blé et à vin, et de droit de rouzerolles (voir encadré suivant).

La dame de Montrelais possède de plus un droit de quintaine et droit de poteau avec carcan, celui-ci installé près du cimetière de Montrelais. Le droit de quintaine consistait à briser des lances contre un mannequin monté sur un pivot. En Bretagne, ce droit était une obligation pour les nouveaux mariés de l'année. Elle peut de même revendiquer un droit de haute justice qui s'exerçait encore à la fin du XV[e] siècle, les samedis à Montrelais, au Fresne ou à La Chapelle, les marques de la justice patibulaire seigneuriale consistant en l'élévation d'un gibet à quatre piliers de bois placé dans la vallée de la Loire au lieu-dit le *commun des Varennes*. Les témoins se souviennent alors de quelques pendaisons, en 1583 et 1588, des condamnés venant de la prison châtelaine du Plessis-Galle. Le lieu de justice *des Varennes* avait cependant remplacé un autre plus ancien, situé dans le *commun du Chalonge*, près du village *des Petites-Rivières*, à l'autre extrémité de la paroisse.

LE PRIEURÉ AU XVII[e] SIÈCLE

En 1623, Louise de Maure constate le mauvais état du prieuré. Le grand bâtiment prieural qui naguère recevait les seigneurs de Montrelais est en ruine. Aucune maison n'est habitable ni pour le curé ni pour le prieur. L'église prieurale Saint-Armeland n'est plus en usage depuis la fin du XV[e] siècle. Vers 1611, les habitants ont rebâti entre ses murs des habitations et des granges, avec les pierres du grand logis prieural. Ces travaux permettent de mettre à jour des sarcophages en calcaire coquillier datant de la fondation de cette église d'époque mérovingienne.

En 1680, la reconstruction du prieuré est assurée par l'abbé Louis Chenu. Il en fait à l'occasion une description sommaire : *« la maison principale est composée d'une salle basse, cuisine, cellier, chambres hautes et basses, grenier, pressoir, granges, étables et cour, il y a un portail sous lequel il y a une chapelle, le tout couvert d'ardoises et de tuiles environné des jardins du dit prieuré dans lesquels il y a fuye et refuge à pigeons »*. La chapelle en ruine dans la cour du prieuré n'est autre que l'église Saint-Armeland que l'on continue à voir au XVIII[e] siècle. Le prieuré n'est plus en 1680 un lieu monastique, l'abbaye de Déols étant sécularisée depuis 1622.

A l'aube de la Révolution, le prieur de Montrelais est dit à l'ordinaire et dépend de la nomination royale. La fonction constitue un bénéfice en commende, attribué au frère Tavernier, un chapelain de la Comtesse d'Artois, belle-sœur du roi. En 1790 ses biens sont vendus au profit de la Nation. Le bénéfice du prieur comprend une dîme sur les grains, un quart sur les vins, un pré dit *aux moines*, le clos de l'Arzillais et des terres.

Le prieuré, acheté par Jean-Baptiste Reverrier pendant la Révolution, est cédé en 1818 à la commune pour servir de presbytère. Il semble que le dernier prieur connu soit l'abbé Mathelier qui exerce son ministère comme curé de 1818 à 1826. En 1826, la fonction de prieur semble disparaître.

Le droit de rouzerolle à Montrelais

Le droit seigneurial le plus curieux à Montrelais est sans conteste celui de *rouzerolle* ou *roussole*. Il est dû par les moines bénédictins de Déols comme vassaux du seigneur de Montrelais, fondateur et bienfaiteur du prieuré. Ce droit consistait à offrir au seigneur 10 gâteaux ou roussoles, 6 pintes de vin, 2 fouaces et 10 bougies. Les offrandes devaient être présentées selon un cérémonial réglé, soit trois fois par an à la Toussaint, Noël et Pâques, et ceci entre deux messes de chœur chantées dans l'église de Montrelais, par le recteur et par le prieur. Celui-ci ou un représentant du monastère devait ensuite se rendre à cheval au manoir de Montrelais et y présenter au seigneur les 10 roussoles faites d'œufs et de farine trempées dans des œufs puis cuites en la poêle avec une graisse de porc. Les bougies devaient mesurer un pied et un pouce de long et avoir la grosseur du petit doigt. Les 6 pintes de bon vin franc du cru du prieuré étaient livrées en barillet, les deux fouaces de froment devaient coûter 2 deniers chacune. Le porteur des offrandes livrées au manoir devait être monté sur un cheval du prix de 60 sous au moins, sellé et bridé, ferré des 4 pieds sans y faillir un clou. Le cavalier devait avoir des souliers neufs sur simple semelle et être chaussé d'un éperon au pied droit.

MONTRELAIS AU XVIII[e] SIÈCLE OU L'ÂGE D'OR D'UNE PAROISSE LIGÉRIENNE

Montrelais est une vaste paroisse au XVIII[e] siècle, qui s'étale entre la vallée fluviale et la campagne bocagère. C'est aussi un territoire fortement peuplé, autour de 3000 habitants à la fin de la période tandis qu'Ingrandes, le voisin d'Anjou, en compte moitié moins. Le développement démographique résulte principalement de l'implantation d'une nouvelle activité : l'industrie minière. Le charbon de terre découvert en 1750 dans le bocage non loin de la terre noble de la Silardière permet un essor économique sans précédent. La concession minière est accordée en 1754, renouvelée en 1765

pour trente années d'exploitation. L'entreprise localisée en partie sur la paroisse de La Chapelle-Saint-Sauveur permet à celle-ci de s'émanciper et de devenir indépendante en 1767. Si Montrelais perd une partie de sa population, elle se console avec les retombées économiques de la mine. Ainsi à Ingrandes s'installe une verrerie royale, alimentée par le charbon de Montrelais. La production atteint 600 000 bouteilles par an, que les bateliers locaux voiturent surtout vers Nantes. La verrerie emploie de nombreux ouvriers qui résident autant dans le quartier du Fresne qu'à Ingrandes.

NOBLESSE ET BOURGEOISIE LIGÉRIENNES

Au XVIII[e] siècle, la seigneurie de Montrelais appartient aux familles de Cornulier et du Dresnay. La noblesse compte aussi de vieilles familles montrelaisiennes, les Rodays, sieurs de la Huttière et de Bray, les Fleuriot de la Sorrerie, les de Lescu, seigneurs du Cassoir et de Beauvais. Ce groupe social est ici bien présent mais il est au fil du siècle supplanté par une nouvelle force montante : la bourgeoisie. Nous découvrons à la lecture des registres paroissiaux les grandes familles du négoce ligérien qui vont transformer leurs aptitudes au commerce en capacités politiques.

Trois de ces familles s'imposent à Montrelais car représentatives d'un Tiers Etat recherchant les honneurs. Les Gaudin, du Fresne, sont trois frères au début de ce siècle. L'un a repris la charge de notaire royal du père, l'autre est devenu prêtre, le troisième développe le négoce du vin. Cette dernière branche fait fortune. Les enfants s'installent par conséquent dans le grand port de Nantes, l'un à la tête d'une manufacture d'acier, l'autre comme marchand-droguiste. Le dernier fils conserve cependant le négoce de la Rue du Fresne. A Nantes, Julien Gaudin, le cadet, est élu officier municipal de 1792 à 1793. Il est nommé commissaire républicain pour la déportation des prêtres réfractaires. Lors des événements de mars 1793, il adopte des positions radicales contre les révoltés et les responsables de l'industrie minière à Montrelais.

Les Reverier sont issus du monde des marchands, l'un est boucher de profession. Au milieu du siècle, Louis Reverier est marchand-boucher et Jean avocat au grenier à sel d'Ingrandes. Ce dernier est le premier maire de la commune de Montrelais, élu le 25 janvier 1790. Son fils Jean-Baptiste, également dans le négoce, est élu officier municipal pendant la Révolution puis capitaine de la garde nationale, commissaire aux vivres pour l'armée de l'Ouest, enfin maire de Montrelais, à son tour, le 15 brumaire an IV. Son frère Jacques le remplacera dans ce rôle en 1815.

Les Martin ont un itinéraire identique. Au début du siècle, Jacques Martin est voiturier par eau tandis que le frère exerce la fonction d'avocat au Parlement de Bretagne et de sénéchal d'Ingrandes et de Champtocé. Leurs descendants au moment de la Révolution sont à leur tour très influents dans la société locale, l'un devient maire de Montrelais en 1791, un autre en 1800. Il est frappant de constater les alliances de ces trois familles, ouvertes de plus sur la société ingrandaise. Le vin des coteaux de la Loire, les verts pâturages de la vallée et le transport par l'eau sont à l'origine de telles fortunes. Au centre demeure la Loire, source de richesse et de dynamisme économique.

LA LOIRE : DES CATASTROPHES ET DES MALHEURS

Les aléas climatiques du siècle des Lumières font foison et la Loire est souvent source de catastrophes naturelles. En novembre 1705 un terrible ouragan secoue le fleuve. Les récits témoignent de la brutalité du fait : *« le vent fit remonter la marée en Loire jusqu'à Ancenis et... les bateaux se brisèrent sur les rives »*. Le grand hiver 1709 qui surprend la France marque de même les esprits. Une annotation en marge du registre paroissial de Varades témoigne de la calamité qui répand la famine et à laquelle se joignent les caprices du fleuve qui déborde par trois fois. Les crues, il est vrai, sont permanentes en ce pays. La plus connue et la plus haute est celle de 1711 puis viennent celles de 1777, 1783 et 1799 pour finir le siècle. Certains hivers, les embâcles du fleuve paralysent la circulation. En février 1766, le baptême de Pierre Davy demeurant sur l'île de Gâche ne peut se faire en l'église de Montrelais. Il a lieu à Saint-Florent-le-Vieil que l'on peut rejoindre à pied sur la glace. En 1788, le froid

sévit de nouveau et dure deux mois, de novembre à janvier. En 1791, la crue surprend la vallée, coupe la levée de Montrelais et menace deux propriétés du bourg : il s'agit des maisons du prieuré vendues pour le compte de la Nation. Le conseil municipal, en sa séance du 10 janvier, entend résoudre le problème en construisant une chaussée pour détourner les eaux par le chemin de l'Ecu.

La crue de 1910

La Loire est aussi un linceul. Les mentions de morts accidentelles sont nombreuses dans les registres paroissiaux. Le 6 août 1705, René Pucelle, 15 ans, se noie dans une boire en voulant pêcher des anguilles. Il est inhumé le lendemain en toute hâte à cause de la chaleur et de son état de décomposition. Il a séjourné dans une eau où le lin était à rouir. En 1723, c'est Pierre Chevalier, 45 ans, qui à son tour disparaît dans le fleuve. Le 2 octobre, l'homme atteint d'un malaise, se noie. Il se rendait sur l'île de Gâche pour lancer son lin dans l'eau quand il fut *attaqué du mal caduc* selon le diagnostic de l'époque. Parfois le fleuve rejette des corps inconnus. C'est le cas le 8 octobre lorsqu'on découvre un cadavre à l'embouchure de la Boire Torse, près du village des Granges.

Mais la Loire n'est pas seule coupable, les hommes rivalisent par leurs méfaits. Un nommé Lanceleur, en 1770, est découvert noyé dans une citerne, dans le jardin de l'auberge du Grand Louis à Loriottière. Drame ou accident ? Le doute n'est plus permis avec l'assassinat de Pierre Baillif, charpentier-menuisier du Morbihan, qui est enregistré le 4 décembre 1773. Règlements de compte et altercations sont faits courants dans ce monde bouillonnant des mariniers, contrebandiers et mineurs de Montrelais. Enfin, la mort au quotidien reste une fatalité et parfois difficile à accepter lorsqu'une épidémie décime la population. Montrelais est fortement touchée par la dysenterie en 1783 provoquant le décès de 135 personnes.

UN MONDE EN RÉVOLUTION, 1789-1799

Comme partout en France, 1789 inaugure le changement. Celui-ci fait naître de grands espoirs que les cahiers de doléances dévoilent au grand jour. A Montrelais, les revendications sont liées à la présence de la frontière. Besoin de sécurité mise à mal par les contrebandiers et protection du commerce ligérien sont les deux sujets importants. Les premières élections municipales mettent en avant cette bourgeoisie locale, toute prête aux affaires politiques. En 1791, la vente des biens du clergé profite encore à cette catégorie. Entre Ingrandes et Ancenis, 60 % des achats sont réalisés par une petite minorité de notables. Julien Gaudin, de Nantes, originaire de Montrelais, réalise le plus gros investissement dans ce secteur. La constitution civile du clergé s'avère cependant le premier point d'achoppement. Les paroisses rurales deviennent la zone du refus tandis que la bordure, vallée ligérienne en certains points semi-urbaine, accrédite ce bouleversement religieux et culturel. Le clergé constitutionnel est largement mis à l'écart et une vie cléricale clandestine s'installe dans les campagnes retirées ou sur les îles. A Montrelais, Mauran, le nouveau recteur, est un méridional. Il s'inscrit vite dans le changement, devient maire de la commune. Mais sa présence est sécurisée par l'existence d'une garde nationale. Partout ailleurs, l'intrus est malmené. L'explosion sociale de 1793 n'est donc pas fortuite : difficultés sociales et économiques, mécontentements sont autant de facteurs qui mettent le feu aux poudres. Entre le 10 et le 21 mars le pays est en insurrection ouverte. La répression est sévère dans les zones contestataires comme dans le secteur minier de Montrelais. La chouannerie en sera d'autant plus forte. Cette guerre larvée, faite de coups de main et d'embuscades, durera jusqu'au début du XIX^{e} siècle.

MONTRELAIS AU XIX[e] ET XX[e] SIÈCLE

Le XIX[e] siècle voit la commune de Montrelais s'équiper de nouveaux services avec la construction d'une mairie-école en 1845. Puis d'autres transformations suivront avec l'arrivée du chemin de fer.

La construction en 1850 de la portion de la ligne de chemin de fer Orléans-Nantes bouleverse la physionomie du bourg de Montrelais qui est alors scindé, tout comme le nouveau cimetière implanté à quelques centaines de mètres à l'ouest en 1824 après la fermeture de l'ancien situé à l'origine autour de l'église Saint-Pierre.

Il sera construit une maisonnette pour garde-barrière, qui plus tard sera agrandie et aménagée pour devenir en 1905 une halte SNCF pour voyageurs, puis pour marchandises en 1910. M. Robin, chef de gare, et son épouse seront les premiers desservants de la gare. Elle a été détruite au début des années 1980 et aujourd'hui plus aucun train ne s'arrête à Montrelais.

Comme toute commune ligérienne, Montrelais a subi les débordements de la Loire et de ses eaux fertiles avec résignation. Deux crues, celles de 1910 et 1936, les plus importantes du siècle dernier, ont laissé leur empreinte dans le bourg sous la forme de deux petites bornes en granit apposées contre l'église à l'endroit même où les eaux se sont arrêtées.

Les habitants du bourg racontaient qu'en 1910 le curé ne pouvait sortir à pied sec du presbytère pour aller dire la messe et qu'il devait alors enjamber la fenêtre pour gagner une barque à l'aide d'une échelle.

Lors de la suppression en 1984 du passage à niveau SNCF reliant le bourg au nord de la commune, il a été construit une voie de contournement par l'ouest. Elle ceinture depuis lors l'ancien prieuré, ne laissant apparaître qu'une infime partie des anciens remparts et du bel escalier en ardoise par lequel les moines rejoignaient leur barque.

LES TÉMOINS DU VENDREDI 4 AOÛT 1944 : ATTAQUE AÉRIENNE DE LA CÔTE DE BRAY

En ce début d'août 1944, les troupes allemandes en pleine déroute fuient vers Angers en empruntant la nationale 23, plus communément appelée la Grande-route. Depuis l'aube du vendredi 4 août, de longues colonnes de matériel et d'hommes défilent sans répit devant le village de Bray. A droite et en contrebas de la côte habitent les familles Aubry et Brossaud.

Les derniers éléments du camp d'aviation allemand dans le pré de Varades, composés spécialement de l'état-major, s'étaient mis en route vers 11 h 30 dans la direction d'Angers. Equipés essentiellement de véhicules français (camion Citroën P 45 et V 23) pour transporter du matériel de bureau et de transmission, des fûts d'essence et des caisses à munitions mais aussi des cartes d'état-major et d'énormes liasses de billets de banque français, ils réquisitionnent deux superbes juments et leur attelage à la ferme de la Loretterie chez Maurice Joubert et un étalon demi-sang chez M. Davodeau à l'Audace.

Un soldat sans moyen de locomotion avise, dans un champ à la sortie de Varades, Julien Lhériau et sous la menace de son arme l'oblige à atteler son cheval sur un tombereau. Dans l'intention sûrement

de récupérer son bien M. Lhériau propose au soldat, qui accepte, de partir avec lui. Au village de Bray, quatre kilomètres plus loin et en pleine chaleur, ils s'arrêtent chez M. et M^me^ Aubry pour se désaltérer peu avant midi. Tout le convoi stoppe pour remplir les bidons d'eau fraîche à la pompe à bras installée sur le puits.

Soudain, quatre avions bimoteurs américains, les fameux deux-queues, piquent sur le convoi et larguent sept bombes rendant la route impraticable. Au mitraillage en enfilade de toute la côte pendant vingt longues minutes succède une série d'explosions qui détruisent la presque totalité des véhicules excepté des ambulances et causent des dégâts importants au village.

Les habitants du village de Bray devant la maison d'habitation après le bombardement

Parmi ses habitants, on ne compte par miracle qu'un seul blessé léger, Claude Brossaud alors âgé de 8 ans. Il y a eu vraisemblablement une dizaine de morts et autant de blessés côté allemand. Les deux juments de Maurice Joubert et l'étalon de Monsieur Davodeau sont tués dans l'attaque.

Julien Lhériau récupère son attelage sain et sauf en fin d'après-midi, les Allemands s'en étant servis pour transporter morts et blessés. Le soldat qui le lui avait emprunté au matin profite de cet événement pour déserter. D'origine autrichienne, il se confie dans la soirée aux habitants de Bray en leur remettant son arme et leur demandant de le cacher jusqu'à l'arrivée des autorités militaires alliées.

Le capitaine Etienne qui avait communiqué aux Américains le départ de ce convoi de la prée de Varades se charge le lendemain de ce soldat qui est employé par la suite comme cuisinier à la section *du maquis de Belligné*.

Aujourd'hui Montrelais, petite bourgade du bord de Loire, conserve avec fierté son église du XVI^e^ siècle, précieux témoin d'une grande histoire. Si la commune sait qu'elle ne peut revivre les fastes d'antan, elle résiste cependant à la désertification rurale. Avec son école, ses lotissements et son commerce, elle veut encore y croire. Et pour preuve, son dynamisme l'a déjà engagée dans une voie culturelle, en restaurant l'ancien presbytère devenu centre d'art. ■

Sources et bibliographie

- Registres paroissiaux (1524 à 1699).
- Guillotin de Corson, *Les seigneuries de la comtesse de Maure dans la Haute Bretagne en 1623*, Revue Historique de l'Ouest, 1887.
- Abbé Bourdeaut, *Montrelais ou la belle histoire d'un village des bords de Loire*, monographie dactylographiée, 1954. *Les vitraux de Saint-Pierre de Montrelais*, extrait du bulletin de la Société Archéologique de Loire-Inférieure et de la Semaine religieuse du diocèse de Nantes, 1929.
- *La maîtresse-vitre de Montrelais*, Histoire et Patrimoine au Pays d'Ancenis N° 11, D. Bourget.
- *Henri VIII d'Angleterre, un nouveau personnage découvert sur le vitrail*, J. et G. Giraudeau, Bulletin communal de Montrelais, Janvier 2004.
- René Cintré, *Les Marches de Bretagne au Moyen Age*, éditions JM Pierre, 1992.
- Registres paroissiaux (1700 à 1799).
- Registres de délibérations du conseil municipal de Montrelais (1790 à 1799).
- Yves Durand, *Vivre au pays au XVIII^e^ siècle*, éditions PUF, 1984.
- Yves Durand, *Nantes et la Loire bretonne au dernier siècle de l'Ancien Régime*, dans *Une histoire de la Loire*, éditions Ramsay, 1983.
- Jean Paul Lelu, Didier Daniel, *Révolutions et résistances dans les campagnes entre Ancenis et Ingrandes*, 1789-1799, dans les Actes du congrès d'Ancenis, Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, tome LXXVII, 1999.
- Jean Paul Lelu, Didier Daniel, *Loire et Révolution entre Ancenis et Ingrandes,* Histoire et Patrimoine au Pays d'Ancenis n° 16, 2001.

- Bernard Perrouin, *Des gueules noires au pays d'Ancenis*, Histoire et Patrimoine au Pays d'Ancenis, n° 1, 1987.
- Didier Daniel, *La bataille du charbon en pays d'Ancenis*, L'histoire des mines nantaises, XVIII[e]-XX[e] siècles, éditions Cheminements, 2002.
- Bernard Perrouin, *Enigmes et légendes, les fées Mainberthes*, ARRA N° 2, 1987.
- Jean Guéhenneuc, *Hermeland, les moines dans la cité et dans l'église de son époque*, Histoire et mémoires locales, départementales, régionales, N° 1, 1994, ville de Saint-Herblain.
- Erwan Vallerie, *Traité de Toponymie historique de la Bretagne*, Institut culturel de Bretagne.
- La semaine religieuse du diocèse de Nantes, N° 19, mai 1944.
- Jean-Pierre Brunterc'h, *Puissance temporelle et pouvoir diocésain des évêques de Nantes entre 936 et 1049*, Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, tome LXI, 1984.
- Alain Chantreau, *Les dépendances des abbayes de Tournus et de Déols aux limites des diocèses de Nantes et de Poitiers aux XII[e] et XIII[e] siècles*, société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, mémoires, 1986.
- Jacques Merceron, *Dictionnaire des saints imaginaires et facétieux*, Paris, le Seuil 2002.
- Yves Saget, *Loire Armoricaine aux temps gallo-romains*.
- Bertrand Boquien, *La vallée des châteaux forts*, Histoire et Patrimoine au Pays d'Ancenis, *numéro spécial Loire*, N° 16, 2001.
- Mickael Jones, *La Bretagne ducale, Jean IV de Montfort (1364-1399) entre la France et l'Angleterre*, Presses universitaires de Rennes, 1998.
- Pierre Jugie, *Le Sacré Collège et les cardinaux de la mort de Benoît XII à la mort de Grégoire XI (1342-1378)*, thèse de doctorat de l'université de Paris I Panthéon. Sorbonne, tome III, pages 476-480.

Remerciements

Hubert Papin, Mauves ; André Lahellec, Morlaix ; Michel Charron, Châteaubriant ; Jean Paul Lelu ; Baptiste Aubry, M. et M[me] Boré, M. Cosneau, M. et M[me] Bourget, M. et M[me] Crusson, M[me] Marie-Andrée Dougé, maire de Montrelais, M. et M[me] Gérard Robin et Jacques Reny, M. et M[me] Laoul, Montrelais ; Patrick Brangolo, Monaco ; Janine Mathieu, archives départementales du Vaucluse, Avignon ; Jean Bourdeaut, Oudon.

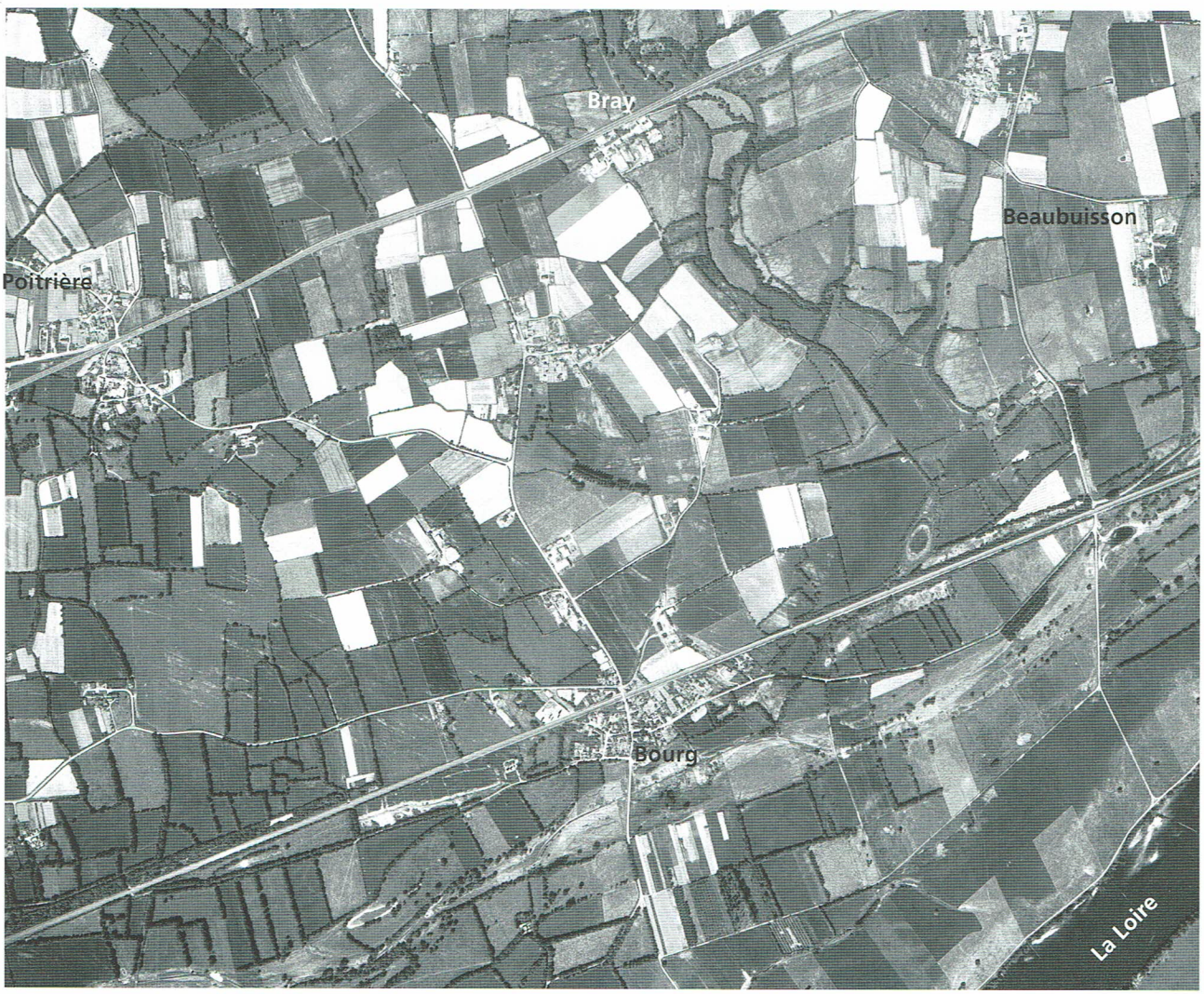


Photo aérienne IGN du 14/5/76 - Le passage à niveau est en place et le pont qui enjambe la voie ferrée n'existe pas encore, on peut remarquer directement au sud du bourg, l'ancien bras de la Loire : la Boire Torse.